



Saint-John Perse :
Atlantique et Méditerranée
Colloque international – Tunis, 15-16 avril 2004

**« Une autre mer au loin s'élève » : Parfums,
paysages et poétiques méditerranéens dans
l'œuvre de Saint-John Perse**

Esa Christine Hartmann
Université de Caroline du Nord

« Nul ne m'enseignera jamais à tirer le trait rouge entre ces deux postes d'un même compte : terre et mer. Une même houle – terre et mer – s'enroule encore au songe de mes nuits. Et de cette mer intérieure elle-même qui m'habite, que faut-il faire ? Lui tordre le cou, comme à l'"éloquence", ou lui céder, comme au destin ? » (Lettre à Mina Curtiss, 9 septembre 1958).

« "Genévriers de Phénicie", plus crépelés que têtes de Maures ou de Nubiennes, et vous, grands Ifs incorruptibles, gardiens de places fortes et d'îles cimentées pour prisonniers d'Etat masqués de fer, serez-vous seuls, tout ce temps-là, à consumer ici le sel noir de la terre ? Plantes à griffes et ronciers regagnent les garrigues ; le ciste et le nerprun sont pèlerins du maquis... » (Sécheresse)

De nombreuses lectures critiques ont déjà mis l'accent sur l'importance de cette image matricielle qu'incarne le paysage océanique au sein de l'œuvre persienne, image omniprésente engendrée par le souvenir fécond d'une enfance paradisiaque passée aux Antilles. Ce parcours métaphorique, existentiel, affectif et intellectuel, miroir du destin de cet « homme d'atlantique » revendiquant une ascendance celtique, nous conduit d'*Eloges* à *Amers*, qui en représente la plus célèbre, la plus grandiose illustration. Qui plus est, pour approfondir cette omniprésence océanique et selon une secrète analogie géologique, l'horizon illimité de l'Atlantique se retrouve aussi dans des paysages bien moins maritimes, mais hantés par le même *songe* d'infini : les steppes sans fin d'Asie centrale, lieu des conquêtes guerrières d'*Anabase*, la pureté immaculée

des vastes plaines enneigées du poème *Neiges*, le silence des sables ondoyants de la plage d'*Exil*, contrée nulle et vide, le panorama interminable des hauts plateaux d'Arizona, balayés par le souffle violent et salutaire de *Vents*. Le dynamisme ondoyant et cyclique des vagues atlantiques, métaphore centrale du mythe créateur persien, se révèle ainsi au cœur de l'imagination créatrice, de l'expérience poétique et existentielle du poète.

Et pourtant, à partir de *Chronique*, premier poème du cycle provençal, « une autre mer au loin s'élève » : c'est l'outre-mer, mais aussi la Méditerranée, univers infiniment contrasté et fascinant, entourant le poète dans son domaine sur la presqu'île de Giens, au cœur de la Camargue avec ses « rives mortes des rizières » et « le sel rose des salines » qui « annoncera les rouges fins d'empires » (*Sécheresse*), reflétant la fierté et le « chagrin des Maures » (*Chronique*, chant VII). Prodigieuse scène du spectacle de l'humanité, cette terre méditerranéenne, « avide et mordante », terre de feu et de lumière, de fièvre et de sécheresse étincelante, « terre de Seth » où « l'amour remonte vers ses sources » (*Chant pour un équinoxe*), symbolise pour Saint-John Perse le berceau des civilisations, l'origine des origines baignée par les « eaux mères » – « Terre prodigue encore à l'homme jusqu'en ses sources sous-marines honorées des Césars » (*Sécheresse*), lieu mythique, lieu historique, lieu d'aventures et d'errances, où flotte encore l'ombre du « corsaire » (*Chronique*, chant V) et le parfum des « thyms » et des « genévriers », souvenir insaisissable et érotique du *Cantique des Cantiques*.

L'haleine incandescente de la Méditerranée imprègne les poèmes du cycle provençal d'un rythme particulier, d'une tonalité nouvelle modulant tour à tour sécheresse et plénitude, sévérité et sensualité, ardeur et lucidité. Quelle est la fonction, poétique et ontologique, de cette « mer intérieure » au sein des poèmes de Saint-John Perse, et de leur conception esthétique ? Quelle sa position, créatrice et idéologique, par rapport à cet « autre versant » atlantique du poète ? S'agit-il d'une confrontation de deux univers inconciliables, de deux héritages antagonistes, celtique et latin, de deux idéologies créatrices, de deux poétiques ? Ou d'une alliance au sein d'une seule mer, d'une seule « outre-mer » ?

*

La posture poétique que Saint-John Perse érige dans sa biographie et dans sa correspondance avec Mina Curtiss abrite une contradiction essentielle : une appartenance féroce revendiquée au monde celtique et atlantique qu'accompagne le rejet violent de l'héritage culturel de la civilisation latine, qui s'oppose, fort curieusement, aux nombreuses références à la mythologie gréco-latine qui traversent son œuvre poétique, à son admiration profonde de la philosophie présocratique et de la rhétorique grecque et, finalement, à ses dernières œuvres formant le cycle provençal, où l'univers méditerranéen sert de terrain ontologique pour un nouveau message poétique. Mettons donc cette idéologie créatrice ambiguë à l'épreuve du texte.

Si nous regardons les premiers poèmes de Saint-John Perse, cette descendance postulée celtique contraste avec la pluralité ethnique des Antilles, royaume tropical entourant l'enfant. L'univers antillais, tel qu'il est évoqué dans *Eloges*, paradis terrestre remémoré avec nostalgie, mais aussi mis à distance par des procédures d'élaboration textuelle, paraît être imprégné de couleurs et parfums exotiques, africaines, hindoues, asiatiques, plus que celtiques. L'univers antillais foisonne de présences mythiques et métissées : aucune référence textuelle de ces œuvres de jeunesse ne se réfère à un univers celtique. Dans les autres poèmes, les références celtiques ne sont pas plus nombreuses, et sont dépassées de loin par les allusions à la culture méditerranéenne.

En effet, les références à la mythologie gréco-latine sont innombrables, traversant l'œuvre de Saint-John Perse de leur vivacité immortelle, leur sensualité, leur énergie dramatique. Les héros grecs et latins, intrépides et belliqueux, prêtent vie aux héros persiens : Alexandre le Grand, Assuérus, Caesar. La liste des références gréco-latines est bien trop longue pour figurer ici, car nous avons compté plus de quatre-vingt mots.

Il en est autant avec les autres civilisations de l'antiquité entourant le bassin méditerranéen de leur présence historique : la civilisation judaïque, dont les rites ancestraux revêtent l'œuvre persienne de leur parfum de sacrifices et d'offrandes, dont les patriarches bibliques la colorent d'une historicité héroïque : Abel, Abraham, Caïn, Noé, Salomon, Saul, Seth. Les expressions « déluge », « exode » et « Golgotha » placent l'aventure des héros persiens sous le destin universel de l'humanité depuis ses origines, marchant « sous sa charge d'éternité ». Ce destin est encore agrandi par la présence des divinités phéniciennes, sumériennes, mésopotamiennes et égyptiennes, enfantées, elles aussi, par la mer/mère Méditerranée : Baal, Eâ, Istar, Mammon. Ces divinités orientales côtoient l'univers arabe et sa civilisation millénaire, évoquée dans de nombreuses expressions : Arabie, Carthage, casbah, Caucase, chameliers, dinar, Emir, erg, griot, guèbre, Jabal, khalife, Mahomet, Maures, l'âme numide, Sabéenne, Sahel, syrtes, royaumes bordées des « steppes » et « savanes » africaines.

Le paysage unique de la Provence maritime traverse les poèmes avec sa flore diversifiée et aromatique : acanthes, agrumes, aloès, amandes, arboise, arbrisseau, azalée, cactées, camphrier, câprier, cèdre, ciste, coriandre, cyprès, figues, genévrier, gentiane, giroflier, grenadier, if, lavande, mélèze, menthe, myrtes, nerprun, pêche de Pavie, pavot, pins, raisin noir, romarin, ronces, roses canines (églantine), sauges, salicornes, thym, thuya. D'autres expressions sont fortement représentatives de la Provence maritime : la « Camargue » avec ses « salines » et ses « rizières », le peintre « Cézanne », les « Pyrénées », et la

« Sardane », danse catalane, sans oublier la garrigue et le maquis : « Plantes à griffes et ronciers regagnent les garrigues ; le ciste et le nerprun sont pèlerins du maquis... » (Sécheresse, p.1397).

Cependant, quant aux références à la culture celtique, nous ne comptons que de rares expressions, parmi elles, les « Chouanneries », désignant les insurrections des royalistes et des paysans de l'Ouest, de Bretagne et de Vendée, faisant la guerre des partisans contre la Révolution. Dans le poème *Vents*, cette expression évoque l'énergie éolienne tempétueuse de l'Ouest, courant sur les landes atlantiques : « Et ce n'est pas, grand merci non ! que l'inquiétude encore ne rôde en tous parages : / Avec ces chouanneries d'orage dans nos bois, avec l'épine et l'aileron du vent sur toutes landes et guérets / dans les menées du ciel en course comme levées de jacqueries¹... » (*Vents*, O.C., p.247).²

Une autre allusion vague à un univers celtique pourrait représenter, dans *Oiseaux*, l'œuvre d'Edgar Allan Poe, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et le poème ainsi que le nom de Coleridge, grand écrivain romantique anglais, évoqué à travers de son poème « The Rhyme of the Ancient Mariner ». les deux œuvres racontent des navigations aventureuses vers les régions polaires, avec l'évocation fantastique d'une mouette blanche monstrueuse et d'un albatros.

Les « goélands des côtes normandes ou de Cornouaille » représentent une autre allusion celtique au sein du même poème, car la Cornouaille évoque le royaume du roi Arthur et des chevaliers de la table ronde. Cette région des « Gaules » est également illustrée par les expressions « stèles » et « dolmen », monolithes décorant le paysage sauvage de la Bretagne, « tables de mémoire » d'un autre âge, ainsi que le « maërl », désignant un dépôt littoral breton. A ces évocations fugitives du pays des celtes se joint la faune des régions nordiques, telle « l'Islande » : le « gerfaut », oiseau rapace diurne, le « goéland », et le « harfang » : chouette blanche des régions septentrionales, rappelant la « chouette blanche » de Neiges.

Or ces références strictement celtiques sont bien moins nombreuses que les expressions renvoyant à l'univers antillais, plus créole que celte, tropical plus que breton : nous avons relevé les expressions suivantes parmi d'autres, appartenant, pour la majeure part, au domaine de la faune et de la flore antillaise : acajou, ahinga, Anibe, café, cannes, coprah, cédrat, corail, icaque, jacaranda, kako, madrépore, mangrove, manioc, palmes, palétuvier, papaye, perroquet, perruche, piment, pirogue, plantation, punch, rocou, sirop-de-batterie,

¹ Révolte paysanne au XIV^e siècle.

² L'allusion aux Chouans, dont la lutte est si vivement dépeinte dans le roman balzacien, se retrouve dans une lettre de Saint-John Perse à Jean Paulhan, du 23 novembre 1965, où se présente crée le charme d'une allitération énigmatique « chouannerie – chouette » : « La petite chouette de terre cuite que Diane tient de vous continue d'enchanter nos soirées, sur cette côte solitaire ; elle nous aide, à défaut de chouannerie, à mimer de beaux songes de vraie Terre à Terroir. » Alors que la chouette de Pallas représente la mythologie latine, la chouannerie bretonne rapproche le poète de son héritage atlantique.

le grand arbre Saman, sans oublier les nombreuses tournures idiomatiques d'assonance créole, présents dans les recueils de jeunesse.

Tout compte fait, la poésie de Saint-John Perse s'avère bien plus méditerranéenne que celtique, si nous considérons l'univers antillais comme un royaume tropical, métissé, créole, dépassant la généalogie celtique de quelques békés. Le mot « celtique » est donc à interpréter dans un sens plus large. Juxtaposé à « atlantique » dans le discours persien, il semble devenir son synonyme.

*

Qui plus est, la terre méditerranéenne absorbe en elle, tel l'océan atlantique, les divers paysages qui traversent l'œuvre persienne. Ainsi la garrigue, terre d'impatience et de feu, rappelle-t-elle le désert du Moyen-Orient, les steppes lointaines d'Asie, paysages d'*Anabase* ; et la Méditerranée se convertit peu à peu en une terre « arable du songe », qui accueille à nouveau des thèmes poétiques de prédilection : terre de sel, d'éclairs, de lucidité spirituelle, d'ascèse et de vivacité fulminante, terre d'accueil et de réconciliation, d'alliance et de mémoire.

Ainsi, le paysage méditerranéen reçoit le souvenir de l'univers antillais. Le chant IV de *Chronique* fait revivre le songe de l'enfance, avec « le grand arbre Saman des tropiques, les « gardiennes de couleur » et « le linge des servantes » (p.395), ou encore avec « lit de l'aïeule, tout blasonné qu'il fût dans son bois moucheté des Îles » (p.395), qui n'est pas sans rappeler l'« aïeule jaunissante et qui se bien savait soigner la piqûre des moustiques » de *Pour fêter une enfance* (p.26).

La résurgence des Antilles éternelles s'accompagne de nombreuses métaphores de la renaissance, tel, dans *Chant pour un équinoxe*, les expressions « l'amour remontait vers ses sources », « la vie remonte vers ses sources », « la semence de Dieu s'en va rejoindre en mer les nappes mauves du plancton », « Dieu l'épars nous rejoint dans la diversité » (p.437). Dans *Chanté par celle qui fut là*, nous lisons : « reflux de vie dans toutes fosses, hommes debout sur toutes dalles, et la vie reprenant toutes choses sous son aile ! » (p.432), et : « Ecoute, écoute, ô mon amour, le bruit que fait un grand amour au reflux de la vie. Toutes choses courent à la vie comme courriers d'empire. » (ibid.). Ou encore dans *Sécheresse* : « Eclate, ô sève non sevrée ! L'amour fuse de partout, jusque sous l'os et sous la corne. La terre elle-même change d'écorce...Les nuits vont ramener sur terre la fraîcheur et la danse... Ô mouvement vers l'Être et renaissance à l'Être ! » (p.1398). C'est toujours la mer, et cette fois-ci la Méditerranée, son flux et reflux, mouvement à la fois aquatique, passionnel et cosmique, qui incarne ici l'idée de la renaissance.

Ce retour à la vie est renforcé dans *Chant pour un équinoxe* par la figure stylistique de la répétition. A la récurrence des verbes à préfixe « re » annonçant le retour, tels « remonter » et « rejoindre », s'ajoutent les

répétitions sonores, comme par exemple les allitérations (« l'autre soir il tonnait, et sur la terre aux tombes j'écoutais retentir »), les assonances (« s'assemble aux angles »), les rimes internes (ramasse / terrasses), alors que l'alliance nouvelle est exprimée dans les verbes d'union, tels « s'assembler », et « rejoindre ».

Les parallélismes et leur rythme redondant, né du dédoublement de certaines expressions, contribuent, eux aussi, à cette poésie du recommencement : « Je sais, j'ai vu », en construction asyndétique, « la voix des hommes est dans les hommes, la voix du bronze dans le bronze », « le siècle est prompt, le siècle est foule ».

Dans *Chronique*, le thème de la renaissance est renforcé par un polyptote annonçant le retour cyclique : « Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours » (p.391), et par le parallélisme syntaxique composé de deux octosyllabes à rime finale : « La voix de l'homme est sur la terre, la main de l'homme est dans la pierre » (ibid.).

Terre de renaissance, la terre provençale est aussi une terre d'alliance, qui, comme la mer d'*Amers*, réconcilie les contradictions, en les intégrant au sein d'un seul cycle cosmique, à l'éternelle origine de l'Être. Cette alliance est fêtée au chant VIII de *Chronique* : « Demain, les grands orages maraudeurs, et l'éclair au travail... Le caducée du ciel descend marquer la terre de son chiffre. L'alliance est fondée. » (O.C., p.403). Voici une alliance mythique entre le ciel et la terre, entre Ouranos et Gaia, d'où naîtra Cronos, dieu du temps, qui donna son nom au poème *Chronique*.

Le caducée, insigne du dieu Hermès, baguette entourée de deux serpents entrelacés et surmontés de deux ailes, figure ici l'éclair marquant la terre du chiffre divin. La présence de Hermès, dieu des voleurs se manifestant dans les « grands orages maraudeurs », est aussi le messager divin qui symbolise l'alliance entre le poète et son essence divine. Union secrète, « hermétique », puisqu'elle est marquée du « chiffre » impénétrable, portant le mystère de l'Être. La contradiction initiale entre privation et union, vol et alliance, entre secret et transparence, est levée par la seule présence du personnage mythologique d'Hermès.³

L'alliance en Méditerranée est donc plurielle : existentielle, symbolisant le renouement avec l'enfance, mythique, entre le ciel et la terre, la terre et la mer, métaphysique, réunissant l'âme avec son essence divine, et enfin poétique, conciliant les « écritures éparses » au sein d'une seule métaphore.

*

La Méditerranée se trouve à l'origine d'une poésie de « Grand Âge » caractérisée par les éléments du style sublime émanant de la terre méditerranéenne.

³ caducée – Hermès - dieu des voleurs – maraudeurs – hermétique – chiffre – alliance – accompagnateur des âmes sur leur voyage vers le divin

Chronique, épopée du passage des civilisations et de leur renaissance au faîte du destin, transporte le souffle d'une parole chargée de classicisme et d'enthousiasme, portée par la maturité de la pierre millénaire. La terre noble et acétique de *Sécheresse* produit une parole élevée, concentrée, concise, dense et passionnée comme elle-même. La tonalité des poèmes appartenant au cycle provençal est bercée par la parole mythique et archaïque de la Méditerranée, et pourrait être qualifiée de sublime dans sa marche vers le destin au sein de l'unité de l'être. Sublime aussi cette allusion au chant, au « moment musical », qui se reflète dans les titres de trois poèmes du cycle provençal : *Chant pour un équinoxe*, *Chanté par celle qui fut là*, *Nocturne*, exigeant, de par leur titre uniquement, une parole et une tonalité élevées et nobles.

De même que le rythme des versets d'*Amers* imite la houle marine, le rythme poétique suit-il ici la parole du paysage évoqué. Si nous examinons la syntaxe du poème *Sécheresse*, elle semble s'adapter à la rugosité de la garrigue, à la sécheresse épineuse du maquis, où souffle l'haleine brûlante d'une terre embrasée, sans trêve : « La terre a dépouillé ses graisses et nous lègue sa concision. » (p.1396). La longueur des versets d'*Amers* semble être ramenée à plus de concentration, de concision, le sublime résidant cette fois-ci non pas dans l'expansion enthousiaste et romantique, mais dans la simplicité classique, qui émane d'une terre « dépouillée de ses graisses » et en même temps passionnée sous le soleil méditerranéen, où le langage se libère de toute « infatuation ».

La brièveté stylistique de *Sécheresse*, allant jusqu'à l'abréviation, fête une terre éveillée, ardente, dont les vibrations engendrent des qualités rhétoriques uniques : « Quand la sécheresse sur la terre aura tendu son arc, nous en serons la corde brève et la vibration lointaine. Sécheresse, notre appel et notre abréviation... » (*Sécheresse*, p.1396), « Et devant nous lèvent d'elles-mêmes nos œuvres à venir, plus incisives et brèves... » (p.1400).

Nous voilà en présence d'un discours condensé en un cri, où se manifeste la parole sacrée : « Et la terre émaciée criait son très grand cri de veuve bafouée. Et ce fut un long cri d'usure et de fébrilité. Et ce fut pour nous le temps de croître et de créer... » (*ibid.*) Condensée à l'extrême dans son aridité ascétique, la terre méditerranéenne ramène le poète à l'origine de son être, à « ce cri lointain de ma naissance » (p.1397), réminiscence de la parole la plus intime au milieu de la passion amoureuse d'*Amers*, « Amour, amour, qui tiens si haut le cri de ma naissance »... (p.327), ou encore de ce cri perdu des Antilles : « Azur ! nos bêtes sont bondées d'un cri ! » (*Eloges*, p.36)...

Terre insoumise et fière, incultivée et libre, le poète prête à la terre méditerranéenne le même ethos qu'à ses héros : noblesse, fierté, insoumission, indépendance. L'évocation du paysage provençal, de sa beauté vierge et sauvage, ressemble étrangement au portrait du prince, qui reflète à son tour l'autoportrait du poète.

Saint-John Perse aurait-il découvert, malgré son aversion initiale de cette terre d'oc, une terre à son image ? Une image qui rappelle le portrait nietzschéen d'un prince ascétique et volontaire ? « Et toi plus maigre qu'il ne sied qu tranchant de l'esprit, homme aux narines minces parmi nous, les soirs de grande sécheresse sur la terre, lorsque les hommes de voyage disputent des choses de l'esprit », dit le poème *Amitié du Prince* (p.65).

Aridité et spiritualité, que nous retrouvons dans *Sécheresse* : « Quand la sécheresse sur la terre aura pris ses assises, nous connaissons un temps meilleur aux affrontements de l'homme : temps d'allégresse et d'insolence pour les grandes offensives de l'esprit. » (p.1396). La mise en parallèle de ces deux poèmes est corroborée un autre jeu intratextuel : nous lisons dans *Sécheresse* : « Et la Huppe messagère cherchera encore sur terre l'épaule princière où se poser... » (p.1397), image rappelant l'apostrophe « ô Prince sous l'aigrette » (p.65) dans *Amitié du Prince*.

Sécheresse prolonge donc l'image du prince-poète, en l'accompagnant d'un idéal poétique. Ascèse, dépouillement, concision : c'est de rhétorique que parle ici Saint-John Perse. D'un nouveau classicisme, d'une poétique de grand âge, née des vertus à la fois austères et passionnées de la terre méditerranéenne.

En nous référant aux deux interprétations historiques du sublime, son acception classique et son acception romantique, nous pourrions donc suggérer, au cours de l'œuvre persienne, une évolution stylistique du romantisme vers le classicisme : romantisme de jeunesse dans *Eloges*, d'épanouissement plénier dans *Amers*, et classicisme inauguré dans la maturité ensoleillée du cycle provençal.

* *
*

En guise de conclusion, la Méditerranée, terre d'accueil, se manifeste comme l'aboutissement suprême d'une aventure existentielle et poétique, et, en même temps, comme lieu d'origine, comme le Grand Âge auquel remonte toute civilisation, toute création. Portée par le style sublime, la parole méditerranéenne, « fruit d'un ombrageux destin » (Nocturne, p.1395) porte l'écriture au niveau du destin humain « chargé d'éternité ».

Mer du milieu, comme le dit son nom, la Méditerranée se transforme en terre promise où puise l'imaginaire poétique, puisqu'elle convoque les souvenirs de tant de paysages parcourus, les parfums de tant de songes enfouis, l'histoire de tant de peuples en migration, et l'étendue temporelle des siècles passés et à venir. Son paysage hétéroclite permet au poète de réunir en son sein la diversité du monde et de la mémoire, de réincarner la variété innombrable des mythes poétiques qui traversent ses œuvres.

A l'image du puits d'alliance rencontré dans le jardin des vigneaux, la surface miroitante de la Méditerranée renvoie au poète l'image de ses Antilles chéris, son climat tropical et ses couleurs flamboyantes, la générosité de sa faune, sa sensualité et ses parfums.

Ainsi, même si Saint-John Perse dit dans *Chronique* « Et ce n'est point de même mer que nous rêvons ce soir » (p.391), un même mouvement d'alliance universelle unit les deux mers, Atlantique et Méditerranée, dans une anabase sans fin vers l'origine de l'Être et de la parole.